

Mercredi 03 décembre 2014 19h00 [GMT + 1]

NO 444

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde – PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix – AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



À propos de *Littérature et politique* de Philippe Sollers
(In)actualité brûlante,
la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs



« Le Verbe fait homme », ainsi définit-il Voltaire pour conclure *La Guerre du goût* il y a déjà vingt ans.

« Il va falloir que je m'occupe d'améliorer le style de la détestation que je déclenche. Il faut tout faire désormais », écrit-il dans son Journal de *L'Année du tigre*, en date du 13 novembre (1998).

2001. Dans *Éloge de l'infini*, suite de *La Guerre du goût* qui s'adresse aux « musiciens de la vie », « politiciens véreux », parmi d'autres, s'abstenir.

Le *sollersisme*, aujourd'hui, est donc une passion à éclipses, vie oblige !, et la LPA (lecture pour autrui) que pratique son inventeur confère aux intervalles autorisés le charme puissant des conversations de Paradis : « prends et lis » (*Éloge de l'infini*, p. 366), « comme tu vis, tu lis » (*Ibid.*, p. 367), « pour savoir écrire, a dit une fois Debord, il faut avoir lu, et pour savoir vivre il faut savoir lire » (*Ibid.*).

« Quel beau livre ne composerait-on pas en racontant la vie et les aventures d'un mot ? », se demande Louis Lambert (*Ibid.*, p. 368). L'aventure qui a fait Sollers ferrer ce mot aujourd'hui a nom « politique ». Il nous invite autour du creuset où il la retient captive, et verse avec précaution sur elle un soupçon de littérature, sous le regard transsubstantiant du mage François le Bordelais. *Miracolo ! Evviva e gioia !* Les mots s'accolent, se prennent au collet, décollent, racolent, s'encolent sous la frappe qui cette fois vise la page Une, qui condensera en son unicité l'excès que c'est de lire, si peu, pour marquer d'autant mieux que c'est encore et, quoi qu'il arrive, contre vents et marées et malgré tout.

Les entrées, nombreuses, entourent à chaque fois un nom, qui est plus souvent propre que commun. C'est en tout cas réglé comme un ballet. Les réminiscences de cette tétralogie (Après *La Guerre du goût* et *Éloge de l'infini* nous avons eu *Discours parfait* puis *Fugues*) de cette somme plus-Une sont recensées et référencées dans une table pourvue d'un index dont l'exhaustivité renforce le mystère : l'anatomie de notre animalité est là, disséquée et exposée, *partes extra partes*, ô combien plus nombreuses que le « tout » supposé les contenir, en pleine lumière, à fleur de culture : chaque synapse de ce cortex d'*homo lector*¹ invite au voyage et rappelle qu'« il faut écouter l'espace respirer » (Ahmad Jamal, *Discours parfait*, p. 512), et bruire des cent mille voix des personnages *live* de ce rejeton de comédie humaine. Parmi eux Lacan est là, qui agace avec sa « poubellication » (p. 616), mais demeure une fulgurance (p. 299). Miller aussi, Jacques-Alain, salué pour son *Neveu de Lacan* et l'édition du Séminaire. Chaque nom, une carte. Lecteur demiurge, il ne tient qu'à toi de prolonger la vie de tous ces avatars.

Analyser à Pékin ? L'idée le tente, mais ce fumeur invétéré (ne pas manquer à ce propos les pages hilarantes sur la morale de Frêche, qui me rappellent toujours la formule délicieuse de Gérard Wacjman refusant la cigarette que je lui offrais en m'assurant qu'il fumait toujours, « intérieurement »), « recule devant la pollution » (p. 548). C'est une surprise. La voie reste ouverte à celles et ceux que ce mal contemporain n'arrête pas.

La politique n'est donc rien d'autre que le plein exercice de cette responsabilité : lire, relire. C'est dire si elle est plus que tout, et que Sollers ne le sait que trop – ce pourquoi il lui faut réinventer et diffuser sans trêve les moyens de renouveler et prolonger ce miracle.

Si la lecture en est l'exercice le plus spirituel, c'est parce qu'elle est ouverte, invitante, criblée d'anfractuosités, d'anciens impacts où s'adosser avec les livres et s'y dépêcher soi-même en ambassade pour enrichir la matière des jours qui menace chacun de morne illisibilité, à force de savoir stérile sur l'ignominie ordinaire.

« Le langage doit être remis au feu » (p. 452).

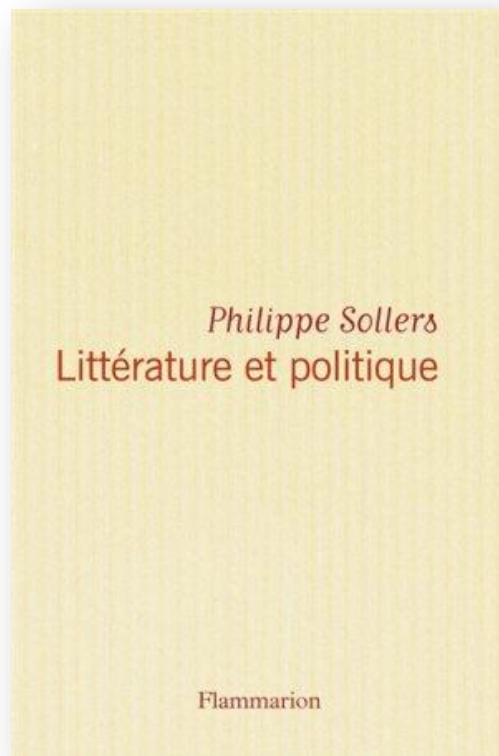
Que Sollers ne cesse pas d'écrire cela qui, s'écrire une fois pour toutes, ne le peut, c'est sa grandeur, aussi bien sa pudeur, son audace et le soin qu'il prend de sa mélancolie, et de la nôtre autant qu'il le peut.

« Requinquennage », dit-il. C'est le 14 Juillet, nous sommes avec Jacques Chirac pour un entretien-éclair. Tout va pour le mieux aux Champs-Élysées, l'air est maniaco-exquis, on en redemande, à dose homéopathique, car c'est un traitement de fond, vous savez, ce qui manque le moins. Puisqu'il faut tout faire, vous dis-je.

À la fin de la première soirée de ses *Études lacaniennes* à l'ECF le 25 novembre dernier, Éric Laurent nous promettait un développement sur la lecture par Husserl de la sixième Méditation de Descartes. Un monde, disait-il, qu'il lui faudrait nous présenter sans le trahir, ni non plus lui donner toute la place.

Choisir, dit-il.

Pas-tout Sollers, donc. Sollers, cet expert exceptionnel en pas-tout.



Philippe Sollers, *Littérature et politique*, Paris, Flammarion, 2014, 812 pages.

¹**Lector** is Latin for one who reads, whether aloud or not. In modern languages it takes various forms, as either a development or a *loan*, such as French : *lecteur*, English: *lector*, Polish : *lektor* and Russian : *лектор*. It has various specialized uses. (Wiki).

Le Studio de l'inutilité de Simon Leys **M'enfin !, la chronique belge d'Yves Depelsenaire**



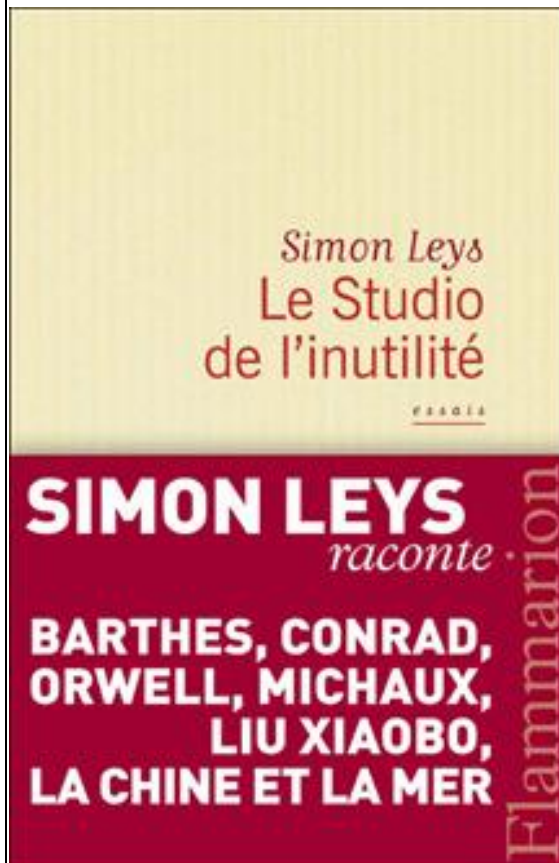
Au cours de l'année qui se termine, la Belgique a perdu un de ses plus grands esprits en la personne du sinologue Pierre Ryckmans, alias Simon Leys, pseudonyme inspiré du *René Leys* de Victor Segalen.

Pierre Ryckmans est notamment le traducteur des admirables *Propos sur la peinture* de Shi Tao¹ – le moine Citrouille Amère –, dont Lacan s'émerveilla en 1970 dans son Séminaire « La logique du fantasme ».

Mais c'est sous le pseudonyme de Simon Leys qu'il accédera à la notoriété un an plus tard avec la publication des *Habits neufs du Président Mao*². Cet implacable réquisitoire contre l'entreprise maoïste lui vaut alors d'être traîné dans la boue par les adorateurs de la Révolution culturelle, Philippe Sollers en tête. Seul un agent de la CIA pouvait avoir quelque intérêt à souiller l'image du Grand Timonier. Plus tard, Sollers conviendra de son aveuglement et reconnaitra en Simon Leys un écrivain lucide de premier ordre. Inébranlable, Alain Badiou pour sa part persiste à ne voir en Simon Leys que « l'avant-garde [...] de l'esprit renégat [Tiens, tiens !] et contrerévolutionnaire »³. On savourera la réplique ironique de S. Leys dans un texte consacré au génocide cambodgien, repris dans *Le Studio de l'inutilité*⁴.

Nommé professeur à l'université de Canberra en 1975, P. Ryckmans s'établit définitivement en Australie, loin de ces querelles. Il conserve cependant des liens avec la Belgique. Nommé Docteur honoris causa de l'université de Louvain (sur la proposition de notre collègue de l'ECF Ginette Michaux), il était aussi membre de

l'Académie Royale de langue et de littérature française de Belgique. Il en démissionne en 2013, en manière de protestation contre le sort lamentable réservé à ses deux enfants, privés de la nationalité belge en 2007 suite à une erreur administrative du Consulat de Sidney – six ans n'avaient pas suffi aux services des Affaires étrangères pour rétablir leurs droits.



À ceux qui n'ont pas eu encore le bonheur de découvrir cet auteur, je ne peux trop recommander la lecture de son recueil d'essais, dernier ouvrage paru de son vivant, qui s'intitule joliment *Le Studio de l'inutilité*. Ce nom est celui de la modeste cahute que partageait P. Ryckmans, dans un bidonville de Hong Kong entre 1967 et 1969, avec un calligraphe taiwanais et deux autres étudiants. Il garde un souvenir ébloui de ce séjour où « l'étude et la vie ne faisaient qu'une seule et même entreprise, d'un intérêt inépuisable, mes amis devenant mes maîtres et mes maîtres mes amis ». Ce n'est pas autrement que P. Ryckmans imagine, avec le Cardinal Newman, l'Université de ses rêves, comme le texte par lequel se conclut le livre en fait foi. Par fidélité à cette

conception, il abandonnera ses fonctions à Canberra le jour où un recteur l'engagera à voir avant tout dans ses étudiants des clients.

Le Studio de l'inutilité témoigne à merveille de la variété des intérêts de cet esprit curieux et sans concession : la Chine bien sûr, mais aussi les écrivains et la mer, Magellan, le Prince de Ligne, Chesterton, Conrad, Nabokov, Milosz et Henri Michaux. Pour cette chronique belge, je n'évoquerai que le premier texte du recueil consacré à ce dernier.

« Les artistes qui se contentent de développer leurs dons n'arrivent finalement pas à grand chose, écrit Simon Leys. Ceux qui laissent vraiment une trace sont ceux qui ont la force et le courage d'explorer et d'exploiter leurs carences. Dès le début, Michaux en eut l'intuition : "Je suis né troué", et il sut en tirer parti avec génie. "J'ai sept ou huit sens. Un d'eux : celui du manque (...) Il y a de ces maladies, si on les guérit, à l'homme, il ne reste rien." Aussi faut-il toujours prendre ses précautions : "Toujours

garder en réserve de l'inadaptation". Mais sur ce chapitre, de naissance, il était bien équipé. Car, pour commencer, Michaux était belge. »

La soi-disant « belgitude » n'est rien d'autre que cette conscience diffuse d'un manque – qui est d'abord le manque d'une langue. Dans l'usage du français, remarque S. Leys, les Belges sont « taraudés d'incertitudes ». C'est ce qui les différencie de leurs voisins français. « Pour un Français, l'arrogance est un soupçon dont il lui faut constamment se protéger. À l'étranger, au milieu d'indigènes déshérités, le Français est souvent amené, bon gré mal gré, à promener son identité nationale comme une sorte de saint sacrement qu'il s'agit de ne point déshonorer » – pas seulement à l'étranger, au fait ! *A contrario*, le Belge a peur de la prétention, surtout de la prétention des mots dits ou écrits. C'est ce que Michaux notait fort bien dans un de ses premiers textes : « Le secret est tel : le Belge croit que les mots sont prétentieux. Il les empâte et les étouffe tant qu'il peut, tant qu'ils soient devenus inoffensifs, bon enfant. Parler doit se faire, pense-t-il, comme ouvrir son portefeuille, en cachant les billets de mille » !

De cette difficulté, S. Leys montre comment Michaux a fait un levier. Il l'a retournée en une lutte sans merci contre le langage. Ses voyages, réels ou imaginaires, en sont la métaphore. « "Il voyage *contre*. Pour expulser de lui sa patrie, ses attaches de toutes sortes, et ce qui s'est en lui et malgré lui, attaché de culture grecque ou romaine ou germanique, ou d'habitudes belges. Voyages d'expatriation." [...] "Voyages pour t'appauvrir. Voilà ce dont tu as besoin." » Michaux s'établit à Paris. Il fuit ce « pays triste et surpeuplé... une campagne argileuse qui clapote sous le pied, terre à grenouille... pas vide [...] Une campagne de petites montagnes d'excursionnistes ; des files interminables montent, descendent, en lacet, en colimaçon ; fourmis, fourmis de ce pays laborieux, laborieux entre tous... »

Car, s'il est une chose dont le Belge est pénétré, remarque avec justesse S. Leys, c'est de son insignifiance. Cependant, il y a un paradoxe : « cela, en revanche, lui donne une incomparable liberté – un salubre irrespect, une tranquille impertinence, frisant l'inconscience. [...] Le Belge est une espèce de fou du roi : comme ce qu'il dit ne pourrait prêter à conséquence, il peut tout dire. Spontanément, c'est ainsi que Michaux s'est vu lui-même dans la première moitié de son existence ». À bas toute langue convenue !

Mais voilà, Michaux hélas va devenir français ! Non pas qu'il se fasse naturaliser. Il devient français en ce sens qu'il va peu à peu surveiller son langage. Ainsi, quand vient pour lui la consécration sous la forme de l'édition de ses œuvres dans la Bibliothèque de la Pléiade, il entreprend de réviser et corriger nombre de ses anciens textes. Redécouvrant par exemple *Un barbare en Asie*, il se sent honteux, gêné, il se

repent d'avoir mal parlé des Japonais ou des Hindous. Le résultat est désastreux, comme on peut le mesurer à divers exemples que S. Leys détaille.

Telle tournure scatologique est censurée, les coups de griffe disparaissent, telle insolence cruelle remplacée par une lénifiante formule passe-partout. Il édulcore, il s'excuse. Le poète s'est converti à l'usage du savon ! Comme si Michaux avait oublié ce beau principe : « Toujours garder en réserve de l'inadaptation »⁵.



¹ Shi Tao, *Propos sur la peinture du moine Citrouille Amère*, Bruxelles, Institut belge des Hautes Etudes chinoises, 1970 & *Les propos sur la peinture du Moine Citrouille-Amère*, trad. Pierre Ryckmans, Paris, Plon, 2007.

² Simon Leys, *Les Habits neufs du Président Mao*, Paris, Champ Libre, 1971.

³ Badiou A., *Le Siècle*, Paris, Seuil, 2005.

⁴ Simon Leys, *Le Studio de l'inutilité*, Paris, Flammarion, 2012, rééd. poche 2014.

⁵ Michaux H., *Poteaux d'angle*, Paris, Gallimard, 1981, rééd. 2004.

Ce qui de la rencontre s'écrit de Pierre Naveau par Solenne Albert



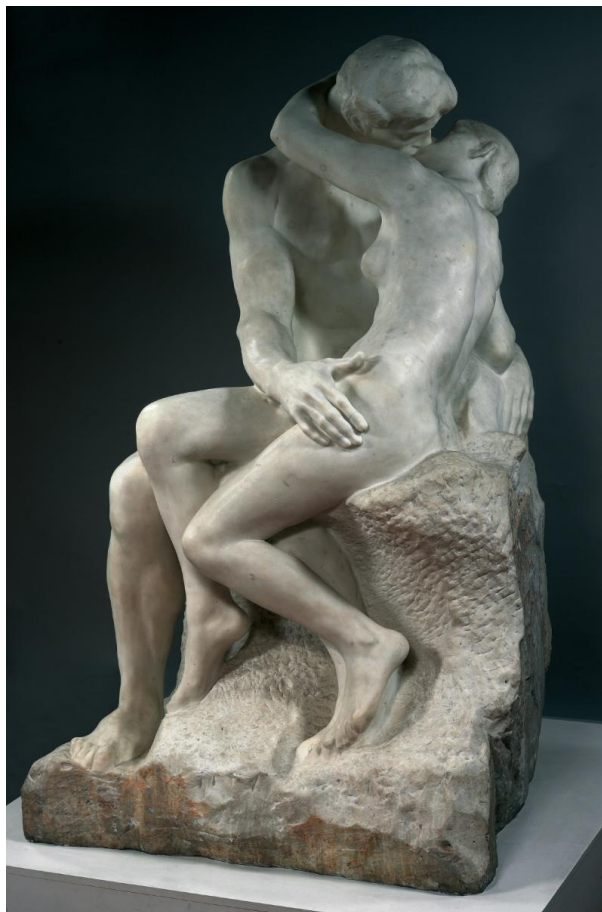
« En psychanalyse, il n'y a pas de solution immédiate, mais seulement la longue et patiente recherche des raisons. »¹ Il me semble que cette parole de Lacan résonne avec ce que traite avec une grande justesse le livre de Pierre Naveau², à savoir l'amour, la rencontre amoureuse, le désir, la jouissance. Qu'est-ce qui donne à une rencontre son caractère déterminant ? Qu'est-ce qui sépare une femme d'un homme ? Quelle dissymétrie se rencontre, au cœur de ce qui rate ou de ce qui se noue ? Dans la préface à ce livre, Éric Laurent indique qu'il ne s'agit pas, dans ce qui sépare, d'une différence anatomique, mais « d'une séparation des modes de jouissance. Et c'est de la non-rencontre de ces deux modes dont se plaignent hommes et femmes dans l'expérience analytique ». Cette disjonction marque une impossibilité, que Lacan a resserrée ainsi : *Il n'y a pas de rapport sexuel*. « L'envers de cette impossibilité, de ce « il n'y a pas », c'est qu'il y a des relations contingentes, non nécessaires entre les hommes et les femmes. »³

C'est la recherche des secrets de ces rencontres qui palpite dans ce livre, « secrets qui reposent sur le réel de l'inconscient »⁴. Il y a une logique à cela, et c'est la poursuite de

cette logique, à travers les modifications conceptuelles de Lacan, au fil de son enseignement, que suit précisément P. Naveau. Du concept de répétition, encadré par ceux de *tuché* et d'*automaton*, dans le Séminaire XI, à celui de jouissance dans le Séminaire XX, le point vif concerne « l'articulation entre le savoir et la rencontre »⁵. « Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients. »⁶ Lors de la rencontre, quelque chose d'« imprévisible et d'inattendu » se produit, qui peut prendre les accents du traumatisme car on ne sait pas ce qui se passe. « L'événement de la rencontre met en jeu le rapport à la langue que l'on parle et le mode de dire qui est singulier à chacun. »⁷ Tout à coup, c'est une manière inédite de parler qui se découvre. Car, pour qu'une rencontre ait lieu, « il y a quelque chose à dire ». « N'est-il pas arrivé à Lacan de soutenir qu'il n'y a d'événement que d'un dire ? Ce qui se dit devient en effet décisif. Il suffit d'un mot pour que le désir s'avoue. » Cette confrontation au dire est aussi une confrontation au désir de l'Autre. « La clinique montre que la rencontre ébranle la position de l'être, « dérange la défense ».

C'est aussi ce qui est central, au cœur de la relation analytique. L'analyste devient partenaire, adresse de *lalangue*, en un mot, mais pour devenir de l'analysant. Et « la condition pour que tienne le « nœud » de la rencontre avec l'autre, c'est de vouloir en savoir quelque chose. »⁸ Au début de ce livre, nous découvrons les impasses que peut rencontrer une femme, lorsqu'elle est hystérique, dans la rencontre d'un partenaire : refus de la castration de l'Autre, idéalisation du père, rejet de sa jouissance, jouissance de son propre manque, querelle du phallus. « Le *Neid* est le signe d'un refus, le refus précisément de ce point de négativité auquel elle est confrontée dans son rapport à l'Autre. »⁹ « Dans son séminaire sur Hamlet, Lacan met l'accent sur le fait que ce dont il est question, au moment où la fille quitte son père, c'est d'un deuil – le deuil du phallus. » Il ne lui donne rien, alors qu'il l'aime. « D'où la conséquence qu'elle en tire : l'on aime et pourtant l'on se quitte. »¹⁰ Et le choix qu'elle fait : position virile, refus de sa propre féminité.

À travers des cas cliniques et de nombreuses références à la littérature, ce sont autant de difficultés d'aimer et de refus d'être désirée qui sont articulés aux symptômes : anorexie, boulimie, angoisse, etc. Pour Célia, par exemple, « la crise de boulimie est une façon brutale de se mettre un bâillon sur la bouche. [...] Manger trop, c'est une manière d'éteindre le feu qui brûle dans son corps, une manière d'étouffer ce désordre intérieur qu'est l'excitation »¹¹.



Dans sa lecture du cas de Dora, P. Naveau souligne que ce qui objecte à la rencontre, pour Dora, concerne « l'horreur de la jouissance sexuelle ». Ce dont elle jouit, c'est de la boîte vide¹². Il y a une jouissance de la privation, typiquement féminine, qui fait obstacle à la rencontre. Ce qui s'en déduit est une passion pour le sexe féminin. Le véritable objet de Dora, c'est l'Autre femme, en tant qu'elle incarne un savoir sur la féminité. L'amour s'adresse donc au savoir. Et le transfert est orienté vers la femme. La femme, ce n'est pas elle, ainsi elle n'a pas à être elle-même en position d'objet du désir de l'Autre, ni de s'interroger sur ce qu'elle croit savoir.

« Le problème qui se pose alors est celui qui est lié à l'articulation entre l'horreur de la jouissance sexuelle et l'horreur de savoir. »¹³ La question qui caractérise le lien entre la sexualité et le savoir est une façon « de poser le problème du rapport entre le signifiant et la jouissance »¹⁴. « Le signifiant brûle du réel de la jouissance. ». Cette jouissance, la femme l'éprouve mais elle n'en sait rien. « L'important est donc ceci : elle sait et elle ne sait pas – c'est un dit contradictoire. »¹⁵

Côté homme, la difficulté prend la forme d'une difficulté à se décider. Il suppose l'Autre savoir ce qu'il veut. Il est, lui, prisonnier de sa question, qui est celle « du risque de la castration qu'il ose ou non affronter »¹⁶. « Que me veut-elle ? » est la question angoissante qu'il rencontre. Pour parer à cette angoisse, il répond par un

scénario fantasmatique. C'est pourquoi dès l'instant où elle devient la cause de son désir, il fait de la femme « la prisonnière de son fantasme ». À la question « Que veut une femme ? », il répond « elle veut jouir de moi, elle veut ma castration ». « Pour l'homme, fait remarquer Lacan, la réalisation du désir n'est atteinte qu'au prix de la castration. Il en déduit que, dès lors que la femme veut jouir de l'homme, c'est à son être qu'elle en veut. »¹⁷ En fait, « l'angoisse de l'homme est liée à la possibilité de ne pas pouvoir »¹⁸. De ce point de vue, donc, l'homme est angoissé, alors que la femme est plus libre.

« Le véritable partenaire de l'homme est ainsi la castration, tandis que celui de la femme est ce qui constitue, chez l'Autre, le désir. »¹⁹ C'est pourquoi, ce qu'une femme aime en un homme, ce peut bien être son courage, le courage qu'il montre à affronter la singularité de sa jouissance féminine.



Ce livre enseigne aussi que, dans tous les cas, la rencontre suppose de consentir à en passer par la parole – et donc par la castration, la sienne d'abord, ainsi que celle de l'Autre. « La rencontre avec le partenaire est, du même coup, la rencontre avec ses symptômes, c'est-à-dire ses difficultés à dire, et ses affects, ses embarras, ses angoisses, ses joies et ses tristesses. »

Est-ce alors que le dire particulier rencontre le corps ? « Les événements de corps sont des événements de discours ». À cet égard, Jacques-Alain Miller met l'accent sur « l'incidence de la langue sur le corps de l'être parlant »²⁰. C'est pourquoi Lacan parle du traumatisme de la langue. Un mot peut alors avoir l'effet d'une gifl e. Et plus on aime, plus la parole de l'Autre vaut de l'or, et plus elle peut donc aussi blesser. L'événement de corps se produit « relativement à l'instant où quelque chose se dit ou ne se dit pas. » C'est à cet instant que se produit une rupture dans le savoir.

« S'agissant de l'amour, Lacan insiste donc là-dessus, la question la plus importante a trait au savoir. » Une rencontre qui compte est une rencontre qui produit l'émergence d'un savoir nouveau, articulée à un dire.

En lisant ce livre, on découvre aussi beaucoup de choses sur la jalousie féminine, sur l'éthique de la rencontre, sur l'obsessionnel et la dette, sur la coupure du sexe, sur le ravage... Précipitez-vous !



¹ « 1974. Jacques Lacan. Entretien au magazine *Panorama* », *La Cause du Désir* n°88, ECF-Navarin, novembre 2014, p. 166.

² Naveau P., *Ce qui de la rencontre s'écrit. Études lacaniennes*, Paris, Éd. Michèle, 2014.

³ *Ibid.*, « Préface » d'Éric Laurent, p.12.

⁴ *Ibid.*, « Préface » d'Éric Laurent, p.13.

⁵ *Ibid.*, p.16.

⁶ Mot de Lacan, p.131 du Séminaire XX, cité par P. Naveau, p.17.

⁷ p.16.

⁸ p.19.

⁹ p. 32.

¹⁰ p.34.

¹¹ p.60.

¹² Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, p.109 : « c'est la boîte, l'enveloppe du précieux organe, voilà ce dont elle jouit »]

¹³ p. 69.

¹⁴ p.72.

¹⁵ p.97.

¹⁶ p.114.

¹⁷ p.145.

¹⁸ p.146.

¹⁹ p.146

²⁰ p.159

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani**

édition **cecile favreau, luc garcia, bertrand lahutte**

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy, judith miller**

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

- pour Latigo, **dalila arpin et raquel cors**

- pour Caravanserail, **fouzia liget**

-pour Abrasivo, **jorge forbes et jacques-alain miller**

diffusion **éric zuliani**

▪designers **viktor&william francoizel** vwfcbzl@gmail.com

▪technique **mark francoizel & olivier ripoll**

▪médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse

▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis

▫ responsables : florenca shanahan et anne béraud.

▪ EBP-Veredas@yahoo.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs* _____

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫
Paragraphe : Justifié ▫ Notes : en fin de texte, taille 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs* _____

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •